

## AVEUX

A MADEMOISELLE C. H.

Si je disais tout bas : vous incarnez mon rêve,  
Vous êtes l'idéal depuis longtemps rêvé ;  
Et des que je vous vis, — la minute fut brève, —  
Ce qu'en vain je cherchais était enfin trouvé.  
Si je vous répétais : vos grands yeux noirs et doux,  
Vos cheveux blonds qu'un vent fu quelquefois dérange  
Me font songer au ciel, me font songer à l'ange,  
Me croiriez-vous ?

Si je vous murmurais : mignonne, je vous aime !  
Oui, vous avez séduit mon cœur désenchanté,  
Lui que je croyais mort, — c'est la vérité même, —  
Sans votre long regard encore à pa pitié ;  
Si la main dans la main, tremblant, à vos genoux,  
En vous offrant mes vœux, mon cœur, toute mon âme,  
Je disais mon amour je vous disais ma flamme,  
M'aimeriez-vous ?

GASTON DAMOUR.

## CHRONIQUE

TOUT PASSE



TOUT passe, tout s'éteint, tout se précipite avec une rapidité vertigineuse dans les profondeurs de l'oubli.

La douleur seule semble s'obstiner, s'attacher à nos pas et nous poursuivre incessamment, et cependant elle passe et s'évanouit comme les joies les plus enivrantes.

Ainsi, les plaisirs, les honneurs, les déboires, les ris et les pleurs, les chants et la gaieté, l'heureuse insouciance des quinze ans, ceux qu'on a aimés et qui nous ont aimés, enfin, les amis qu'on croyait sincères, tout disparaît sans retour ! Oui, tout passe, tout !... même l'amitié !

J'avais cru, pourtant, que c'était un don du ciel, fait pour ado cir les amertumes de la terre, mais le monde égoïste et pervers ne l'a pas compris ; il a méconnu ce don divin comme il abuse de tout ce qui est noble et beau ; il en a méprisé la tendre effervescence. Ici-bas, l'amitié comme la reconnaissance est un vain mot. Il faut donc, en ce bas monde, fermer son cœur à tout ce qui passe ? Il faut surtout... ne pas se reposer sur la sincérité d'un ami, oh ! non, les amis ne sont pas de ce monde. Ceux qui m'étaient fidèles sont passés, hélas ! Je ne crois plus à la sincérité des amis fin de siècle. Pour y croire, il me faudrait les preuves évidentes d'une amitié nouvelle capable de me faire oublier celle qui était vraie et durable.

Je ne veux pas chercher, car je le sens bien, je n'aurais pas la force de ce courageux Pedro pour recommencer la lutte, ce serait en vain, je serais trop tôt vaincue. Pourtant, je suis bien jeune encore !

On me reproche d'être sceptique, d'avoir des idées de poète, d'être d'une mélancolie qui ne convient pas à mon âge, et voilà qu'au même instant on m'accuse, gamine, de dire trop haut ce que je pense, d'être piquante comme une mouche, enfin, on me trouve une petite personne insupportable ! Je suis donc tout ce que l'on veut... de vilain ? Mo Dieu ! que je plains les personnes qui m'entourent ! Comme elles doivent souffrir ? Et comment se corriger de ses défauts au siècle où nous vivons ? Impossible, ça sent trop le commencement du dix-huitième siècle où régnait le fameux Louis XV ! Mais chut ! cela ne me regarde pas. D'ailleurs, ce sujet est beaucoup trop sérieux, cela n'entre pas dans une tête de moineau. Il n'y entre pas non plus de croire à l'amitié, quand tout n'est qu'ambition et jalousie.

Pedro est plus entêté que je ne le suis, puisqu'il cherche toujours ? Pourtant, je devrais l'être davantage, plus on est jeune plus on est ambitieux.

Il trouvera sans doute, car la persévérance conduit au but. Tant mieux ou... tant pis. Si j'ajoute tant pis, ce n'est pas que ce soit le fond de ma pensée, oh ! non, une gaminette ne fait jamais de mauvais souhaits.

Ce sage Pedro a raison de ne pas pleurer sur moi, puisqu'on ne peut souffrir avant d'avoir aimé.

Il est plus à plaindre que moi, il a souffert puisqu'il a commencé à aimer ? Mais ce héros d'énergie

me défend de le plaindre, je me tais. Un mot seulement. Pourquoi ne sait-on pas mieux choisir ? Il est si facile de voir les impressions d'une femme !

Pour moi, puisque tout passe et qu'il ne faut plus compter sur les nouveaux amis, je me demande si on peut ne vivre que de souvenirs ?... Peut-être, car si, inspirée par ma muse chérie, je murmure en ce moment :

Comme une rose à la suave essence  
L'amitié vient parfumer l'existence,

c'est que je garde le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Mais qui sait si ces amis, qui paraissent alors si dévoués, auraient toujours été sincères ? Peut-être, s'ils existaient encore, m'auraient-ils déjà trahie ? Lorsqu'on est enfant, presque toujours, on s'aime. Pardon, ô mes chers absents pour ces doutes qui viennent de naître ; non, ils n'existent plus, je veux me souvenir éternellement de vous.

Hélas !... Le souvenir passe également ; il s'affaiblit et peu à peu s'efface.

Comme après un beau jour, le soleil en fuyant trace sur les plaines verdoyantes de lumineux sentiers et retire en tremblotant ses rayons affaiblis ; tel le temps qui passe laisse derrière lui, comme une traînée lumineuse, le souvenir des rêves et des êtres aimés. Puis, plus rien... qu'une idée vague, incertaine des choses que l'on cherche vainement à se rappeler.

Pourquoi donc faut-il que tout s'écroule ainsi ? Mais qu'importent les plaisirs bruyant du monde, le luxe et ses mille attraits, les flatteries perfides, les éloges plus ou moins fardés qui confirment les succès ? A tout cela je dis sans regret : Passez, passez ! mon cœur n'est pas à vous.

Ce qui devrait subsister éternellement, c'est le bonheur paisible du foyer, car rien ne vaut ici-bas les joies pures de la famille, et la franche gaieté qui règne sous le toit paternel est sans rivale.

O temps cruel ! Chaque heure qui s'écoule ne semble-t-elle pas emporter avec elle un lambeau de notre cœur ? Hélas ! oui, car c'est une part de bonheur qui s'envole !

VIOLETTE.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le drapeau étoilé de nos voisins des Etats-Unis vient de s'endeuiller. Celui qui fut l'un des premiers hommes d'Etat de leur république, J.-G. Blaine, est mort le 27 janvier dernier. Nous joignons nos sympathies à leurs regrets sur cette tombe de l'un des fils illustres de l'Amérique, en attendant que, dans son numéro prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ reproduise les traits de cette grande et noble figure.

\* \*

A Sainte-Brigide, de Montréal, la Congrégation des jeunes gens ne manque pas une occasion de promouvoir son avancement moral, par les arts comme par la religion. Lundi, le 6 février prochain, à sa salle, elle donnera une grande soirée littéraire, dramatique et musicale. M. l'abbé Barcelo, l'habile directeur de cette vaillante société, sera le conférencier, et le drame, bien choisi, sera interprété par des amateurs de renom. On peut augurer un franc succès d'intellectuel amusement.

\* \*

Notre tant estimé collaborateur, Jean Rival, m'adresse la note suivante à propos des succès de notre commun ami, M. Fuster. C'est avec plaisir que je reproduis cela ici.

"Le 21 décembre dernier, anniversaire de la naissance de Racine, le théâtre de l'Odéon, à Paris, a représenté un à-propos en vers, *Une soirée de Racine*, de MM. Charles Fuster et Noël Bazan. Ces petites pièces de circonstance ne se jouent ordinairement qu'une seule fois, et tombent ensuite dans l'oubli. L'acte exquis de M. Fuster, au contraire, a obtenu un tel succès, que la direction de l'Odéon l'a remis aussitôt au répertoire et en donne en ce moment toute une série de représentations

Chaque soir, le succès s'affirme davantage, et ce sont les lettrés, les délicats surtout qui apprécient le charme ému, la grâce distinguée de cette pièce.

"C'est un rien, une simple fantaisie : Racine, dégoûté du théâtre et de la tragédie, aigri par d'injustes critiques, vit retiré avec sa femme, Catherine, dont il n'a su comprendre ni le cœur, ni l'esprit. Un soir enfin, le voyant triste et soucieux, elle lui montre de quelle tendresse et de quel dévouement elle est capable ; elle le ramène à elle, et en même temps lui rend son courage et l'exhorte à écrire de nouveaux chefs-d'œuvre.

Ce qui donne à ce lever de rideau sa grande valeur littéraire, ce sont les beaux vers qui y sont semés à profusion, avec cette richesse et cette maîtrise dont Charles Fuster est coutumier. Je détache cette réplique émue de Catherine, qui fera juger l'œuvre mieux que la meilleure analyse :

Je viens, sans en rougir, t'avouer mes pensées,  
Je garde les lettres mais entes mes mains pressées,  
J'ose mettre mon front tout à côté de tien,  
Je prie en ton amour, et je t'aime mien ;  
Je sens, au frère espoir d'être la seule aimée,  
Mon âme te saillir, éperdue et charmée,  
Je voudrais, ayant tout, pouvoir tout te donner ;  
Ne me demande plus si je sais pardonner !

J. R.

\* \*

Au cercle Ville-Marie, le 24 janvier au soir, la séance que nous annoncions a eu tout le succès qu'on en pouvait espérer. Malgré la multiplicité des réjouissances carnavalesques de cette époque de l'année l'assistance était assez nombreuse, choisie, et religieusement attentive. Le programme du reste, exécuté à souhait, forçait cette attention. Le conférencier, M. Victor Delahaye, dans son entretien sur "L'art de la parole," théorie et pratique, s'est tenu à la hauteur de sa belle réputation. C'est assez dire comme il a réussi. M. Alcibiade Béique, organiste, de Notre-Dame, au piano, en compagnie de son brillant élève, M. Arthur Deneau, et M. Dubois, violoncelliste, lauréat des conservatoires belges, ont rendu parfaite la partie musicale, avec le concours de M. Saucier dont on a admiré la forte et sympathique voix. "Brouillés depuis Wagram," charmante opérette, a trouvé des interprètes de goût en MM. Goyette, Wilson, Dumouchel et Paquette. Somme toute, un des bons succès du cercle Ville-Marie, qu'il encouragera, j'espère, à rester de mieux en mieux fidèle à ses hautes traditions. J. St.-E.

## ALLANT AU BAL

(Voir gravure)

Quelle gaieté folle dans ce groupe de jolies filles se parant pour la fête, qui doit être splendide, puisqu'elles en seront, et où chacune se promet des triomphes à nul autre pareils !

C'est un de ces spectacles où se complait notre esprit, rafraîchi par cet amas de beautés joyeuses, et LE MONDE ILLUSTRÉ a eu la main bonne de le choisir pour en régaler ses lecteurs.—J. St.-E.

## ECHOS DU PANAMA

(Voir gravures)

Pour illustrer cette fameuse affaire du Panama, qui a tant de retentissement en France, nous reproduisons d'un confrère parisien ces gravures qui nous montrent deux des principaux inculpés aux prises avec dame Justice.

Marius Fontane en face de son juge, Sans-Leroy dans sa cellule de prisonnier, à Mazas, doivent faire de sérieuses réflexions sur l'instabilité de la fortune, la fortune, surtout basée sur le crime. Ce scandale affreux, que la France lave noblement, aura du moins son bon côté, s'il prévient de pareilles déprédations à l'avenir.—J. St.-E.

Ce qui agit bien est bien. Si la Salsepareille de Hood n'agit pas bien, rien n'agit. L'avez-vous jamais essayée !